

UN
TRUC
DE FOU

ROMAN

HANK
GREEN

DENOËL



Un truc de fou

Hank Green

Un truc de fou

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Diniz Galhos*

DENOËL

Titre original :
An Absolutely Remarkable Thing
© 2018 by Hank Green

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2019

Couverture : Constance Clavel

Merci maman !

Écoutez, j'ai bien conscience que vous vous attendez à un récit épique plein de rebondissements, de mystère, d'aventure et même de mort, évitée de justesse ou pas évitée du tout, mais avant d'en arriver là (sauf si vous voulez directement passer au chapitre 13 – je suis pas votre boss), vous allez devoir accepter le fait que je soussignée, April May, en plus d'être l'une des choses les plus importantes qui soient jamais arrivées dans l'histoire de l'humanité, suis par ailleurs une jeune femme d'une vingtaine d'années qui a commis un certain nombre d'erreurs. Je me trouve dans cette délicate position où je n'ai pas besoin de votre assentiment. C'est mon histoire à moi, ce qui fait que je suis libre de la raconter comme ça me chante. Cela veut dire qu'en plus de lire ce que j'ai à vous raconter, vous allez apprendre à me connaître, alors attendez-vous à une certaine dose de mélodrame. Je tâcherai d'être la plus honnête possible dans l'exposition des faits, mais je ne peux nier un certain a priori pro-moi. Avec un peu de chance, à la fin de cette histoire, vous ne vous sentirez pas obligé de choisir un camp, mais

plus simplement, vous saurez que je suis humaine (ou du moins que je l'étais).

Et je me sentais tristement humaine en descendant la 23^e Rue à 2 h 45 du matin après seize heures de taf dans une start-up qui (en vertu du contrat absolument merdique que j'ai signé) demeurera anonyme. Le fait d'entrer en fac d'art peut sembler être une décision catastrophique d'un point de vue pécuniaire, mais ce n'est vrai que si vous êtes obligée de multiplier les emprunts étudiants pour financer vos études de petite-bourgeoise qui se croit au-dessus du lot. Et bien évidemment, c'est le choix que j'ai fait. Mes parents ont réussi dans la vie : ils sont à la tête d'une entreprise d'équipement destiné aux exploitations laitières de petite et moyenne taille. Vous savez, ces petits machins qu'on met aux vaches pour les traire, ben c'est ce genre de trucs qu'ils vendent et distribuent. Leurs affaires marchaient bien, assez pour que je n'aie pas à m'endetter à vie si je choisissais d'étudier dans une fac publique. Ce que je n'ai pas fait. J'ai contracté des emprunts. Des tas. Ce qui explique qu'après être passée de cursus en cursus (publicité, beaux-arts, photographie, illustration) pour me rabattre finalement sur un diplôme de design et graphisme (utile à défaut d'être extraordinaire), j'ai accepté le premier boulot qui me permettait de rester à New York, loin de ma chambre d'enfant chez mes parents, dans le nord de la Californie.

En l'occurrence, un poste au sein d'une start-up maudite financée par une liste interminable de gens riches tout juste

capables de poursuivre le rêve de riches le plus ennuyeux qui soit : devenir encore plus riche. Bien évidemment, quand on travaille dans une start-up, on fait « partie d'une famille », ce qui signifie dans les faits que lorsque quelque chose merde, ou lorsque les deadlines sont dépassées ou lorsqu'un investisseur pique une crise, ou même sans raison, vous restez bosser jusqu'à 3 heures du mat'. Et en toute honnêteté, ça me mettait hors de moi. Ça me mettait hors de moi parce que l'appli de gestion du temps sur laquelle on bossait était une idée à la con, qui n'aidait en rien les gens, ça me mettait hors de moi parce que je savais que je n'étais là que pour l'argent, et ça me mettait hors de moi parce qu'il était demandé aux employés de travailler comme si ce boulot était la chose la plus importante dans leur vie, ce qui faisait que je n'avais plus une seconde à consacrer à mes projets personnels.

MAIS !

Je mettais à profit ma formation dans le cadre d'un vrai taf de graphiste, et je gagnais assez pour payer mon loyer, tout ça moins d'un an après être sortie de fac. Mon cadre de travail aurait presque justifié un procès pour maltraitance, et je sacrifiais la moitié de mon salaire pour avoir le droit de dormir dans le salon d'un deux-pièces, mais l'un dans l'autre, ça marchait.

Je viens de pipoter, là. Mon lit était dans le salon, mais je dormais surtout dans la chambre – la chambre de Maya. On ne vivait pas ensemble, on était colocs : l'April-du-Passé tient à ce que ce soit bien clair. Quelle différence ? Eh bien, essentiellement, le fait qu'on ne sortait pas ensemble

lorsqu'on a emménagé. Sortir avec sa coloc, c'est plutôt pratique, mais c'est un peu déroutant de passer l'essentiel de sa fac sous le même toit que quelqu'un, pour finalement sortir avec et être encore en couple après plus d'un an.

Si vous vivez déjà ensemble, la question « Et si on s'installait tous les deux ? » ne se pose évidemment pas. Notre question à Maya et moi, c'était « Est-ce qu'on pourrait dégager ce vieux matelas du salon, histoire qu'on puisse mater Netflix sur un vrai canapé ? », et jusque-là, ma réponse avait toujours été « Certainement pas, on est juste des colocs qui sortent ensemble. » Raison pour laquelle il y avait encore un lit dans notre salon.

Je vous avais dit qu'il y aurait du mélodrame.

Enfin bref, revenons à cette nuit fatidique de janvier. Une nouvelle version de cette appli pourrie devait sortir sur l'App Store d'ici la semaine suivante, j'attendais le feu vert final sur des modifs de l'interface utilisateur, mais bon, vous vous en foutez complètement, c'est juste des trucs de boulot chiants comme la pluie. Plutôt que de commencer la journée de bonne heure, j'avais décidé de rester tard : j'ai toujours préféré faire comme ça. Ma cervelle était complètement à sec, après des heures à tenter d'interpréter les consignes ésotériques de supérieurs hiérarchiques incapables de faire la différence entre une image tramée et une image vectorielle. Je suis sortie de l'immeuble (c'est un espace de coworking, même pas des vrais bureaux) et j'ai fait le trajet de trois minutes à pied jusqu'à la station de métro.

Et ma MetroCard n'est pas passée SANS AUCUNE RAISON VALABLE. J'en avais laissé une autre sur mon bureau de

travail, et je ne savais pas trop ce qui me restait de crédit, aussi la solution la plus sage m'a semblé être de rebrousser chemin pour aller la chercher.

Le panneau piéton est allumé, je traverse donc la 23^e Rue, et un taxi klaxonne, comme si je n'étais pas censée traverser. Laisse tomber mon gars, c'est à moi de passer. Je tourne pour me diriger droit vers les bureaux, et c'est là que je la vois. En m'approchant, je constate qu'il s'agit clairement d'une... sculpture, vraiment, VRAIMENT exceptionnelle.

Ce que je veux dire, c'est qu'elle est EXCELLENTE, avec en plus une touche « excellente à la new-yorkaise », vous voyez un peu ?

Comment expliquer ce que j'ai ressenti alors ? C'est comme... bon... à New York, il y a des gens qui consacrent dix ans à un projet vraiment incroyable, un truc qui résume si parfaitement une idée que tout à coup le monde qui vous entoure vous paraît dix fois plus clair. C'est super beau, super puissant, et quelqu'un y a consacré une sacrée part de sa vie. Les médias locaux font un sujet dessus, tout le monde s'exclame « Trop bien ! », et dès le lendemain c'est oublié, au profit d'un autre TRUC DE FOU absolument parfait. Ça ne veut pas dire que chacun de ces projets n'est pas merveilleux ou parfait... C'est juste que dans cette ville, il y a tellement de gens qui font constamment des choses incroyables qu'au bout d'un temps, vous devenez un peu blasé.

C'est donc ça que j'ai éprouvé quand je l'ai vu, cette espèce de Transformer de trois mètres de haut en armure

de samouraï, son large poitrail à un peu plus d'un mètre au-dessus de ma tête. Il se dressait là, au beau milieu du trottoir, et il s'en dégageait une énergie et une puissance incroyables. On aurait cru que d'un moment à l'autre il allait tourner la tête et poser son regard vide et souverain sur *moi*. Mais il restait simplement planté sur place, immobile, silencieux, presque hautain, comme si le monde n'était pas digne de son attention. Sous l'éclairage public, le métal dont il était constitué paraissait une mosaïque de noir mat absolu et d'argent réfléchissant. Parce que de toute évidence c'était bien du métal, pas du carton peint à la bombe comme pour du mauvais cosplay. La prod était époustouflante. Je me suis arrêtée peut-être cinq secondes, et puis j'ai frissonné, à cause du froid et de cette présence, avant de reprendre mon chemin.

Et c'est là que j'ai eu l'impression d'être la plus. Grande. Connasse. Du monde.

C'est vrai, quoi, je suis une artiste qui investit beaucoup trop de son temps et de son énergie dans un taf complètement sans intérêt afin de pouvoir payer ce loyer qui me permet de rester ici, immergée au cœur d'une des cultures les plus créatives et les plus importantes à la surface du globe ; au beau milieu du trottoir se dresse une œuvre d'art, un véritable tour de force, une installation à laquelle un artiste a travaillé probablement des années durant, à seule fin d'attirer l'attention des passants, de leur montrer quelque chose, d'engager leur réflexion ; et me voilà, tellement blasée par la vie new-yorkaise, tellement vannée par des heures à titiller des pixels que je ne daigne même pas

jeter un deuxième regard à quelque chose d'aussi magnifique.

Je me souviens si clairement de cette prise de conscience qu'il m'a semblé avisé de la mentionner. Je suis retournée au pied de la sculpture, me suis dressée sur la pointe des pieds, et j'ai dit, « À ton avis, je dois appeler Andy ? »

La sculpture, bien évidemment, n'a pas réagi.

« Si tu es d'accord pour que j'appelle Andy, reste planté là. »

Et je l'ai appelé.

Mais avant tout, quelques précisions sur Andy !

Vous voyez un peu ce genre de moments, quand votre vie prend un nouveau tournant et que vous vous dites, *Sans le moindre doute possible, définitivement, je continuerai d'aimer et d'apprécier et de fréquenter tous ces gens tellement cool avec qui j'ai passé toutes ces années, en dépit des changements considérables qui sont en train d'affecter nos existences,* et que finalement vous feriez aussi bien de les supprimer direct de votre liste d'amis Facebook, parce que vous n'allez plus jamais les revoir de toute votre vie ? Eh bien Andy, Maya et moi étions parvenus (jusque-là en tout cas) à nous épargner mutuellement ce sort. Bon, Maya et moi habitons le même trente-sept mètres carrés. Andy, lui, habitait de l'autre côté de la ville, et on n'avait fait sa connaissance qu'en troisième année. À l'époque, Maya et moi n'avions quasiment que des cours en commun parce que, bah, on s'aimait vraiment bien. À chaque fois qu'un projet de groupe était imposé, on se mettait ensemble. Seulement un jour, M. Kennedy avait décidé de nous diviser en équipes

de trois, ce qui nous a contraintes à trouver une cinquième roue du carrosse, ou plutôt une troisième. Et on s'est retrouvées avec Andy dans les pattes, ou, de son point de vue, on s'est retrouvées dans les siennes.

Je connaissais Andy de vue. Je m'étais déjà fait ma petite opinion sur son cas, qui se résumait à « ce type n'a pas le droit d'être aussi sûr de lui ». Il était maigrichon, maladroit, pâle comme une feuille A4. J'étais sûre qu'il demandait à son coiffeur la coupe genre « je ne vais jamais chez le coiffeur ». Mais il avait toujours une remarque au bout des lèvres, et la plupart du temps, ses remarques étaient soit drôles, soit perspicaces.

Le projet en question portait sur l'identité visuelle d'un produit imaginaire. Le packaging était en option, mais il fallait présenter plusieurs choix de logo et une charte graphique (c'est une sorte de petit bouquin qui expose la façon dont la marque doit être présentée, quelles polices et quelles couleurs utiliser dans telle ou telle situation). On partait toujours plus ou moins du principe qu'on faisait semblant de bosser pour une boîte de commerce équitable bien fraîche et bien à la mode qui faisait des jeans éthiques avec des poches complètement inutiles, ou un truc du genre. En fait, sur presque tous les projets, on optait pour une brasserie artisanale imaginaire, parce qu'on était étudiantes. Dans cette fac, ça revenait à payer très cher le droit de développer notre goût pour la bière de la façon la plus snob qui soit.

Et c'est sûrement ce choix que Maya et moi aurions fait si Andy n'était pas insupportablement têtue, et ne nous avait pas convaincues de plancher sur l'identité visuelle de

« Bubble Boule », un chewing-gum goût fesses. Au début, ses arguments étaient idiots : une fois sortis de fac, on n'allait sûrement jamais travailler sur des super projets, alors autant ne pas prendre tout ça trop au sérieux. Mais c'est justement lorsqu'il s'est fait sérieux qu'il a réussi à nous convaincre.

« Écoutez mesdames, qu'il nous a dit, donner une identité cool à quelque chose de cool, c'est facile : c'est justement pour ça que tout le monde choisit des marques cool. Mais en fin de compte, bosser sur quelque chose de cool, c'est chiant. Alors pourquoi on n'essaierait pas de rendre incroyable quelque chose de complètement débile ? Rendre génial quelque chose d'invendable ? Ça c'est du défi. Il faut vraiment du talent pour y arriver. Alors faisons preuve de talent. »

Je me souviens très clairement de ce moment parce que c'est là que j'ai pris conscience qu'Andy était bien plus que ce qu'il paraissait être.

Une fois le projet bouclé, je ne pouvais réprimer un léger sentiment de supériorité vis-à-vis de nos camarades de classe, qui prenaient tellement au sérieux leurs marques de jeans slim et leurs brasseries artisanales. Et puis notre produit finalisé était vraiment stylé. Andy était un illustrateur extrêmement talentueux (je le savais déjà, mais je n'y avais pas accordé la moindre importance jusque-là), et avec les grandes qualités de calligraphe de Maya et mon boulot sur les couleurs, le rendu final était vraiment cool.

C'est donc comme ça que Maya et moi avons fait la connaissance d'Andy, et c'est vraiment une sacrée chance

d'être tombées sur lui. Très franchement, on avait besoin d'une troisième roue pour apaiser un peu cette toute première partie de notre relation. Après le projet Bubble Boule, que Kennedy a tellement aimé qu'il l'a mis sur le site de la classe, on est un peu devenu le trio inséparable. On a même travaillé sur des projets free-lance ensemble, et parfois Andy se pointait chez nous pour nous forcer à jouer à des jeux de plateau. On passait alors la soirée à parler de politique, de nos rêves et de nos craintes. Le fait qu'il était (ça sautait aux yeux) un peu amoureux de moi ne nous a jamais gênés, ni Maya, ni moi, ni lui, parce qu'il savait que j'étais déjà prise et que, eh bien, je doute que Maya l'ait jamais considéré comme une menace sérieuse. On ne sait pas trop comment, mais cette dynamique de mini-groupe ne s'est pas brisée après obtention de nos diplômes, et on a continué à passer du temps avec ce jeune homme marrant, bizarre, intelligent et très con du nom d'Andy Skampt.

Que j'étais justement en train d'appeler à 3 heures du matin.

« Putain, April, il est 3 heures, quoi !

— Hey, je suis devant un truc qu'il faut absolument que tu voies.

— Selon toute probabilité, ça peut attendre demain.

— Non, c'est vraiment super cool. Ramène ta caméra... est-ce que Jason a de l'éclairage ? » Jason, c'était le coloc d'Andy : tous deux aspiraient à devenir célèbres sur le Net. Ils streamaient leurs parties de jeux vidéo pour un public confidentiel, et avaient un podcast sur les meilleures scènes de mort à la télé qu'ils réalisaient eux-mêmes et diffusaient

sur leur chaîne YouTube. À mes yeux, c'était l'énième avatar de cette maladie incurable qui touche tant de mecs assez friqués, convaincus en dépit de l'évidence que ce qui manque vraiment au genre humain, c'est un énième pod-cast de jeune blanc américain. Ça peut sembler assez dur présenté comme ça, mais c'était vraiment mon sentiment à l'époque. À présent, je sais à quel point on peut avoir l'impression de ne servir à rien quand personne ne s'intéresse à nous. Et puis entre-temps j'ai regardé quelques épisodes de leur podcast *Slainspotting*, et j'avoue, c'est quand même marrant.

« Attends... qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que je suis censé faire ? a-t-il demandé.

— Ça : tu viens me retrouver au Gramercy Theater en ramenant autant de matos vidéo que tu pourras en piquer à Jason, et tu ne vas pas le regretter, alors pense même pas à reprendre ta partie de jeu hentai en RV... Ce qui t'attend ici est mille fois mieux, promis juré.

— Tu dis ça mais as-tu jamais joué à *Cherry Blossom Fairy Five*, April May ? Y as-tu jamais joué ?

— Je raccroche. Dans cinq minutes, je veux te voir ici. »
Et j'ai raccroché.

Plusieurs personnes qui n'étaient pas Andy sont passées pendant que je l'attendais. Manhattan, ce n'est plus tout à fait ce que c'était, c'est sûr, mais ça reste quand même la ville qui ne dort jamais. C'est aussi la ville du « Contemple de tes yeux le tachymètre qui mesure la puissance à laquelle je m'en bats les reins. Darde ton regard sur cet instrument, et vois son aiguille bloquée à l'extrême droite du cadran ».

Les gens jetaient un coup d'œil rapide à la sculpture et poursuivaient leur chemin, tout comme j'avais failli le faire. Je m'efforçais de paraître occupée à toute autre chose. Manhattan est un lieu sûr, mais pour une jeune femme de vingt-trois ans, seule en pleine rue au milieu de la nuit, il n'y a pas d'assurance tous risques contre le harcèlement.

Pendant quelques minutes, je me suis retrouvée seule à seule avec la sculpture. L'obscurité totale est étrangère à Manhattan, mais à cause des ombres profondes et de la taille de l'œuvre, il était assez difficile de l'appréhender globalement. Elle était impressionnante. Elle devait sûrement peser plusieurs centaines de kilos. J'ai enlevé un gant et l'ai touchée du bout des doigts : à ma grande surprise, le métal n'était pas froid. Pas chaud non plus, pas vraiment... en revanche, très dur. J'ai tapoté sa hanche et le son de cloche auquel je m'attendais n'a pas retenti. Ça a plutôt été un bruit sourd, suivi d'une résonance grave. Je me suis alors dit que c'était là l'intention de l'artiste... que son but était de pousser les habitants de New York à interagir avec son œuvre... à découvrir ses propriétés. Quand vous êtes en fac d'art, vous passez une grosse partie de votre temps à réfléchir aux partis pris et aux intentions artistiques. C'était le mode par défaut de mon cerveau : JE VOIS UNE ŒUVRE → JE L'ANALYSE.

Au bout d'un moment, j'ai cessé d'analyser, et j'ai juste contemplé. Et je me suis mise à vraiment l'aimer. Pas comme la création de quelqu'un d'autre, mais comme on aime une œuvre vraiment magistrale... en prenant un plai-

**Trois heures du matin, dans les rues de New York.
Vous tombez sur un truc de fou.
Vous passez votre chemin, ou vous prenez la décision
qui va changer votre vie pour toujours ?**

April May, étudiante en art, découvre une étrange statue géante qu'elle baptise Carl. Un ami la filme avec la sculpture et poste la vidéo sur Internet.

Le lendemain, April se réveille au cœur d'une tempête médiatique : des dizaines de Carl sont apparus aux quatre coins du monde. En tant que première personne à avoir documenté le phénomène, elle est au centre de l'attention.

Désormais, elle doit supporter la pression, apprendre à composer avec sa nouvelle célébrité dans sa vie personnelle, mais aussi tenter de percer le mystère de ce truc de fou : que sont les Carl, et surtout que veulent-ils ?

Captivant miroir de notre époque, *Un truc de fou* interroge l'influence d'Internet et des réseaux sociaux sur nos vies, ainsi que les nouvelles formes de célébrité et de radicalisation qu'ils ont fait émerger.

Hank Green est un entrepreneur américain. Sa chaîne vidéo «Vlogbrothers», qu'il partage avec son frère John Green, le célèbre auteur de *Nos étoiles contraires*, connaît un grand succès. *Un truc de fou* est son premier roman.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Diniz Galhos



Un truc de fou
Hank Green

Cette édition électronique du livre
Un truc de fou de Hank Green
a été réalisée le 8 novembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207142714 – Numéro d'édition : 336641).
Code Sodis : N97850 – ISBN : 9782207142738.
Numéro d'édition : 336643.